

# M É M O I R E S

DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE

## BRETAGNE

TOME XCIX • 2021

### ÉPIDÉMIES EN BRETAGNE DU MOYEN ÂGE AU XX<sup>e</sup> SIÈCLE



LE PATRIMOINE CULTUREL IMMATÉRIEL EN BRETAGNE  
LE QUILLIO. ÉGLISE NOTRE-DAME-DE-DÉLIVRANCE  
COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES  
CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS HISTORIQUES



# « Contagion, pestilance et mortalitez ».

## La peste en Bretagne du XIV<sup>e</sup> siècle au début du XVI<sup>e</sup> siècle

En 1482-1484, à Fougères, ville alors particulièrement exposée dans un contexte politique et militaire qui se tend, les comptes du miseur nous apprennent que le « capp[itai]ne [responsable de la défense de la place forte] ne faes[oit] pas residence a lad[ite] ville obstant la peste et la mortalite qui y avoit cours<sup>1</sup> ». La peur l'avait fait fuir. C'est très souvent au détour d'un document, perdu au milieu de quantité d'autres informations que l'on trouve une mention de l'épidémie, ou d'une épidémie. En effet, les textes ne précisent pas toujours la nature du mal, du moins pas au début. Le mot « peste » apparaît au cours du Moyen Âge, mais n'est qu'un synonyme d'épidémie (*epidēmia* en grec) désignant un fléau, puis une maladie contagieuse. La *vita* de Jean Discalcéat, rédigée « approximativement entre 1350 et 1360<sup>2</sup> », serait le premier document contemporain conservé de l'arrivée de la peste noire en Bretagne. Le texte parle de *pestilantia*, de *mortalitas* ou de *contagium epidemiae*<sup>3</sup>. Ailleurs, nous retrouvons pestilence et mortalité, parfois « morine » [maladie mortelle] ou « pestilance de boce<sup>4</sup> ». La peste serait nommée pour la première fois en 1375<sup>5</sup>,

---

1. Arch. mun. Fougères, CC 4-5, fol. 29 r°.

2. CEVINS, Marie-Madeleine de, « Du nouveau sur le *poverello* breton ? », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, t. 122-4, 2015, mis en ligne le 15 décembre 2017, consulté le 26 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/3130> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.3130>.

3. PAOLINI, Francesco Maria, *Un document inédit du XIV<sup>e</sup> siècle sur la vie de saint Jean Discalcéat, recteur puis frère mineur (1278-1349)*, Rome, Imprimerie pontificale, 1910, p. 23 (chap. 54) et p. 25 (chap. 58).

4. Par exemple MORICE, Hyacinthe dom, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire ecclésiastique et civile de Bretagne*, 3 vol., Paris, 1742-1746, t. II, col. 1454 ; ROSENZWEIG, Louis, *Cartulaire général du Morbihan*, Vannes, Lafolye, 1895, n° 533. Le français « bosse » a donné en breton *bossemn* ou *bosen*, « peste ».

5. *Registres du Vatican de Grégoire XI*, n° 228, fol. 65, *ad an.* 1376, *Aprilis* 22 cité dans DENIFLE, Henri, *La désolation des églises, monastères et hôpitaux en France pendant la Guerre de Cent Ans*, t. II, *La guerre de cent ans jusqu'à la mort de Charles V (seconde partie)*, Paris, Picard et Fils, 1899, p. 748 : « *mortalitatum pestes* ».

mais il faut attendre les années 1460 pour que le mot s'impose progressivement<sup>6</sup> et c'est bien le terme de mortalité qui domine largement au sein de la documentation. Les hommes du Moyen Âge évoquent la peste noire de manière métonymique, avec leur outillage lexicographique, et c'est tout autant la conséquence – mortalité – que la cause qu'ils mentionnent. Or, *mortalitas* est extrêmement polysémique et ne rend pas compte des différences, aussi en avons-nous d'évoquées depuis le milieu du XII<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup>. Les termes employés dans les textes manquent de précision, s'y dissimulent parfois d'autres maladies<sup>8</sup> (lèpre, variole, etc.). Nous ne sommes pas toujours certains d'avoir affaire à la peste noire. Néanmoins, à partir de 1348, si toutes les mortalités ne sont pas nécessairement une résurgence de la peste noire, celle-ci occupe le devant de la scène et il est vraisemblable qu'une majorité des principaux pics correspondent effectivement à un épisode pesteux.

En Bretagne, la peste se dissimule dans les interstices documentaires<sup>9</sup> et aucune ville n'y est aussi riche en sources que la Florence du *Décameron* de Boccace ou l'Avignon de Guy de Chauliac. Nos principales sources émanent de la chancellerie

---

6. Arch. dép. Loire-Atlantique, E 131, fol. 159-160 : « influence de peste » à Fougères. En écho à l'une des mentions qui serait la plus ancienne chez le chroniqueur bourguignon CHASTELLAIN, Georges, *Chronique*, éd. Kervyn de LETTENHOVE, Bruxelles, 8 vol., 1863-1866, ici t. I, p. 180 (chap. LXII) : « Grand peste se férit en l'ost, et mortalité de gens ». La mention d'une peste à Nantes en 1222, avec famine et lèpre, doit plutôt se comprendre comme une allusion à une épidémie, LESCADIEU, Alfred, *Histoire de la ville de Nantes*, Nantes-Paris, A. Laurant/Pougin, 1836, p. 107 et LE BORGNE, Gabriel, *Recherches historiques sur les grandes épidémies qui ont régné à Nantes depuis le VI<sup>e</sup> jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle*, Nantes, impr. W. Busseuil, 1852, p. 18.

7. Il s'agit toujours de documents postérieurs, des chroniques :

- *Chronicon Britannicum* : « *mortalitas per loca & maxime Presbyterorum. Gelu tantum fuit, quod multæ arbores vi illius sunt scissæ & multæ vineæ exustæ* » pour l'année 1140. Il semblerait que ce soit les conditions météorologiques qui aient entraîné un épisode de famine meurtrier, voir dom MORICE, Hyacinthe dom, *Mémoires...*, *op. cit.*, t. I, col. 5 et LE BAUD, Pierre, *Histoire de Bretagne*, Paris, G. Alliot, 1638, p. 181 (nous remercions André-Yves Bourgès pour ses précisions sur cette mention).

- *Chronicon Britannicum* : « *fames in Britannia, & mortalitas per loca* », pour l'année 1174. Ici aussi, c'est bien le développement d'une famine qui conduit à une forte mortalité, on retrouve des éléments similaires en Irlande, Pays de Galles et Angleterre d'après Benoît de Peterborough, Raoul de Diceto et Roger de Hoveden, qui laissent présager des dérèglements météorologiques ; voir dom MORICE, Hyacinthe dom, *Mémoires...*, *op. cit.*, t. I, col. 105.

- *Chronicon breve* : « *MCXCVIII [...]. His temporis fuit magna guerra in Britannia, & mortalitas hominum* », *Id., ibid.*, t. I, col. 153-154. L'ampleur est inconnue, mais le lien avec les événements militaires est suggéré par la construction de la phrase, ce qui n'exclut nullement une famine causée justement par ces troubles guerriers.

- *Chronicon breve* : « *MCCLX. Fuit maxima fames & mortalitas in Britannia* », *Id., ibid.*, t. I, col. 154.

8. À l'image de l'épidémie doublée de troubles météorologiques et d'une épizootie mentionnée à Brest vers 1475, cf. WAQUET, Henri, « Une épidémie étrange à Brest vers 1475 », *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. XXXVI, 1956, p. 61-62.

9. Voir les observations de LEGUAY, Jean-Pierre, « La peur dans les villes bretonnes au XV<sup>e</sup> siècle », *Histoire urbaine*, 2000, vol. 2-2, p. 73-93.

ducale, de la chambre des comptes de Bretagne et des archives urbaines. La maladie apparaît au détour d'un folio dans une demande de rabais adressée au duc<sup>10</sup> ou dans les comptes d'un miseur. Si les demandes de dégrèvement présentées par des fermiers ou des contribuables concernent autant les paroisses rurales qu'urbaines, la comptabilité des miseurs intéresse exclusivement les villes. Dès lors, il ressort l'impression d'une maladie avant tout urbaine, ce que la peste était assurément, mais pas uniquement. En effet, la documentation ducale et les récits miraculeux permettent de saisir, parfois avec une dramatique précision, la propagation de l'épidémie au plus profond de campagnes qui furent loin d'être épargnées. La pestilence s'est répandue partout et les sources montrent qu'elle a hanté certaines localités parfois pendant de nombreuses années. Très peu de documents nous renseignent sur la maladie elle-même : les symptômes n'apparaissent qu'à travers les témoignages des humbles lors de l'enquête en canonisation de Vincent Ferrier qui permet de saisir la propagation de la maladie dans l'arrière-pays vannetais en 1452-1454<sup>11</sup>. De son côté, l'archéologie apporte peu, en partie parce qu'il n'est pas simple de fouiller un cimetière médiéval et qu'un mort de la peste ne présente pas de caractéristiques extérieures visibles<sup>12</sup>. On ne peut dire si la disparition du village de Karhaes Vihan en Brennilis (Finistère) à la charnière du Moyen Âge et de l'époque moderne est ainsi due aux guerres, aux famines, aux épidémies ou bien aux trois à la fois<sup>13</sup>. Grâce aux quelques os du rat noir (*rattus rattus*) qui ont été mis à jour, on sait seulement que cet agent propagateur de la peste était présent en Bretagne dès l'Antiquité et qu'il sévissait encore au XIV<sup>e</sup> siècle, par exemple au château de Suscinio.

Du fait des lacunes de la documentation, il n'est pas possible<sup>14</sup> d'avoir un tableau précis de la peste en Bretagne au Moyen Âge, tout au plus pouvons-nous tenter de savoir quand elle a commencé à y sévir, la manière dont elle s'est diffusée puis est devenue endémique. C'est une enquête en pointillé avec des zones d'ombre, qui le

10. KERHERVÉ, Jean, *L'État breton aux 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> siècles. Les ducs, l'argent et les hommes*, 2 vol., Paris, Maloine, 1987, p. 538.

11. Nous nous sommes principalement appuyés sur le travail de MOUILLARD, Jean-Marie (abbé), *Vie de saint Vincent Ferrier*, Vannes, impr. G. de Lamarzelle, 1856. Sur l'enquête : BOURGÈS, André-Yves, « Le procès de canonisation de Vincent Ferrier : "L'enquête bretonne". Questions de méthode et quelques exemples pratiques », *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, t. 147, 2019, p. 147-159.

12. En 2017, seule une quarantaine de sites d'inhumations de victimes de peste étaient connus en France, Allemagne, Angleterre, Belgique, Pays-Bas, Danemark et Italie et sur une période chronologique large, du VI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, voir SÉGUY, Isabelle et GUIDO Alfani, « La peste : bref état des connaissances actuelles », *Annales de démographie historique*, vol. 134-2, 2017, p. 15-38, ici p. 21.

13. BATT, Michaël, *Brennilis (29). Karaes Vihan*, rapport de fouille préventive d'urgence, Rennes, Service régional de l'archéologie de Bretagne (SRA), 1979, rapport n° 00626, dact.

14. Ni même envisageable du fait du temps imparti pour réaliser cette brève synthèse. Nous souhaitons exprimer nos plus sincères remerciements à Yves Coativy et à Sophie Le Goff pour nous avoir fourni des données permettant de compléter notre travail.

resteront pour certaines, qui s'effaceront pour d'autres quand des recherches précises sur tel ou tel espace pourront être menées<sup>15</sup>. Pour autant, la Bretagne ne semble pas avoir constitué un cas à part face à la peste.

## L'arrivée de la peste en Bretagne et sa propagation

La documentation éclaire plusieurs temporalités avec de rares mentions jusqu'à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, puis une légère inflation à partir du début du siècle suivant avant de connaître une brusque augmentation du fait de l'apparition de nouvelles sources telles que les comptes urbains<sup>16</sup> et les registres de chancellerie du duché de Bretagne<sup>17</sup>.

### *Arrivée de la peste (1348)*

Jean-Pierre Leguay relevait que la « première peste noire de 1348-1349, un des plus terribles fléaux que l'humanité ait connus, a, semble-t-il, épargné la Bretagne ou du moins n'a guère laissé de traces dans nos archives<sup>18</sup> ». Néanmoins, au sein d'un manuscrit daté du premier quart du XIII<sup>e</sup> siècle abritant diverses œuvres, figure

---

15. Plusieurs études sur le Trégor ou bien sur la seigneurie de Quintin permettent une approche régionale et locale et fournissent de précieuses indications sur la diffusion de la maladie ; les références suivront *infra*.

16. Outre les travaux de Jean-Pierre Leguay, notamment *La ville de Rennes au XV<sup>e</sup> siècle à travers les comptes des miseurs*, Paris, C. Klincksieck, 1969 et *Un réseau urbain au Moyen Âge. Les villes du duché de Bretagne aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles*, Paris, Maloigne, 1981, mentionnons aussi celui de GALLICÉ, Alain, *Guérande au Moyen Âge. Guérande, Le Croisic, le pays guérandais du milieu du XIV<sup>e</sup> au milieu du XV<sup>e</sup> siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003 et les comptes des villes de Nantes, Rennes, Quimper et Fougères, que nous avons principalement utilisés.

17. Une partie a été étudiée par des étudiants de l'Université de Bretagne occidentale, sous la direction de Jean Kerhervé, et nous a servi pour compiler les données et réaliser les cartes, VENNEUGUES, Laurent, *Les activités de la chancellerie du duché de Bretagne en 1462. Transcription et étude du registre B2 des lettres scellées*, dactyl., mémoire de maîtrise d'histoire, Brest, Université de Bretagne occidentale, 1988 ; GOURVÈS, Dominique, *Étude et transcription du registre B3 des lettres scellées à la chancellerie de Bretagne en 1464*, dactyl., mémoire de maîtrise d'histoire, *ibid.*, 1989 ; JOLEC, Jean-Yves, *Étude et transcription du registre B5 des lettres scellées à la chancellerie de Bretagne en 1465*, dactyl., mémoire de maîtrise d'histoire, *ibid.*, 1990, BERTHEMET, Claire, *Transcription et étude du registre B4 des lettres scellées à la chancellerie de Bretagne en 1466*, dactyl., mémoire de maîtrise d'histoire, *ibid.*, 1991 ; QUERO, Dominique, *Transcription et étude des lettres scellées à la chancellerie de Bretagne en 1473*, *ibid.*, mémoire de maîtrise d'histoire, *ibid.*, 1988 ; POULLELAOUE, Jacques, *Les activités de la chancellerie du duché de Bretagne en 1480*, dactyl., mémoire de maîtrise, *ibid.*, 1982 ; DANGUY des DESERTS, Marie, *Transcription et étude du registre B14 des lettres scellées à la chancellerie de Bretagne en 1503*, dactyl., mémoire de maîtrise d'histoire, *ibid.*, 1996 ; LAZ, Virginie, *Transcription et étude du registre des lettres scellées à la chancellerie de Bretagne en 1513*, dactyl., mémoire de maîtrise d'histoire, *ibid.*, 2001.

18. LEGUAY, Jean-Pierre, « La peur », art. cité, p. 78.

au dernier folio un vague signalement, ajouté plus tard, de l'arrivée de la peste en Bretagne en 1348 :

« lan de grâce mil et CCCXLVIII, environ le Saint Jaque entra le grant mortalité en Normandie et y vint parmi Gascongne et Poitou et parmi Bretengne, et s'en vint tout droit en Piquardie ; et fu si tres horrible que ès villez ou elle entroit, il mouroit plus des deus pars des gens, et nosoit le père aler veir son fiex ne le frere se seur et ne trouvoit on qui vousist garder l'un l'autre, pour che que quant on sentoit la laine l'un de l'autre, nul nen pooit escaper si que il fu tel cure que on ne pooit trover qui portast les mors enfuir, et disoit on que le monde fenissoit<sup>19</sup>. »

De rares écrits s'en font l'écho, le *Chronicon Briocense* pour 1348<sup>20</sup> ou encore chez dom Lobineau pour 1349<sup>21</sup>. Nous bénéficions d'un éclairage particulièrement saisissant pour Quimper avec les cartulaires de la cathédrale Saint-Corentin<sup>22</sup> et la *vita* de Jean Discalcéat. Dans les premiers, on observe un pic des documents mortuaires en 1348-1349 (fig. 1).



Figure 1 – Documents mortuaires des cartulaires de la cathédrale Saint-Corentin de Quimper (1323-1352)

19. BnF, ms. latin 2588, fol. 149 v°.

20. MORICE, Hyacinthe dom, *Mémoires...*, *op. cit.*, t. I, col. 43 : « Anno Domini 1348. Fuit magna & generalis mortalitas per totum orbem ».

21. LOBINEAU, Gui-Alexis dom, *Histoire de Bretagne*, Paris, 1707, t. II, col. 752 : « l'an MCCCXLIX fut la bosse grosse comme un œuf, & grande mortalité » d'après la Chronique du château de Nantes écrite vers 1500 selon LA BORDERIE Arthur (de), *Histoire de Bretagne*, 1899, t. III, p. 591.

22. ROUDAUT-ADAM, Valérie, *Réédition des cartulaires de l'Église cathédrale Saint-Corentin de Quimper*, 3 vol., dactyl., mémoire de maîtrise d'histoire, Jean KERHERVÉ (dir.), Brest, Université de Bretagne occidentale, 1995-1996.

Alors que les chanoines enregistraient annuellement une moyenne de 3 obits, testaments ou anniversaires, on bondit à 13 puis 15, respectivement en 1348 et en 1349, et encore convient-il de resserrer la chronologie car sur ces 28 actes, 26 sont consignés entre le 24 novembre 1348 et le 10 février 1349, en plein hiver, avec une mention isolée le 14 avril. À l'instar d'Étienne Fournial, qui a étudié la documentation forézienne, « on ne peut douter que ces actes soient la conséquence des premières manifestations de la peste<sup>23</sup>. » De son côté, l'hagiographe de la *vita* de Jean Discalcéat note que l'épidémie s'étend d'octobre 1348 à Pâques 1349, soit le 12 avril. Les deux sources se complètent<sup>24</sup> et montrent un morbide engrenage. Le 26 novembre 1348 meurt Guy de Kerpaen et nous pouvons alors suivre le « cheminement de la peste », pour reprendre une formule d'Alain Croix<sup>25</sup>. Parmi les témoins, nous trouvons Guillaume Crozqual (Clohars), qui exprime ses dernières volontés le 10 décembre. Guillaume de la *Porta Lapidea* (Porz Men) fut l'un de ses exécuteurs testamentaires. Le 11 décembre, l'épouse de ce dernier, Catherine, décède et Guillaume Porz Men est lui-même emporté le 17<sup>26</sup>. Jean Kerhervé avait déjà relevé cet enchaînement où les effets de la proximité sociale et familiale se combinent<sup>27</sup>. La documentation indique à plusieurs reprises que les individus sont bien morts au moment de l'enregistrement de la clause, ce petit ajout testamentaire, mais parfois il n'y a pas de précision. Ainsi Henri de *Kaemenetvaen* (Quéménéven) fait rédiger une clause testamentaire le 5 février 1349, mais le 10 il semble toujours en vie. On trouve ici un écho des sources toulousaines pour lesquelles Philippe Wolff notait : « les testaments envahissent les [registres notariaux], rédigés par des malades, mais aussi par des “bien portants” qui craignent de mourir<sup>28</sup> ». Pointe une sombre inquiétude, la mort omniprésente rôde, tous sont inquiets car elle peut s'abattre sur chacun, à tout moment.

La *vita* de Jean Discalcéat permet de deviner ce qui pouvait se dérouler en dehors de ce petit monde aristocratique. Son hagiographe décrit « qu'en peu de temps, partout dans la cité, la mortalité fut telle que les vivants suffisaient à peine pour ensevelir les corps des défunts<sup>29</sup> ». Le *Santig Du* « ne craignait pas de visiter,

23. FOURNIAL, Étienne, *Les villes et l'économie d'échange en Forez aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles*, Paris, Presses du Palais Royal, 1967, p. 313.

24. Le chanoine Paul Peyron l'avait relevé dans son édition du *Cartulaire de l'Église de Quimper*, Quimper, 1909, p. 355, note 3. Nous exprimons une nouvelle fois nos plus sincères remerciements à André-Yves Bourgès pour ses judicieuses remarques.

25. CROIX, Alain, *Les Bretons aux 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles. La vie, la mort, la foi*, Paris, Maloine, 1981, p. 470.

26. ROUDAUT-ADAM, Valérie, *Réédition des cartulaires...*, *op. cit.*, n° 286, 287, 288 et 289.

27. KERHERVÉ, Jean, « La ville de l'évêque et du duc (1066-1540) », dans Jean KERHERVÉ (dir.), *Histoire de Quimper*, Toulouse/Quimper, Privat/Société archéologique du Finistère, 1994, p. 55-99, p. 71.

28. WOLFF, Philippe, *Commerces et marchands de Toulouse (vers 1350-vers 1450)*, Paris, Plon, 1954, p. 74.

29. En écho au *Livre de la Sagesse*, 18,12, que l'on trouve aussi chez Boccace : « La terre sacrée ne pouvait suffire pour ensevelir la multitude des corps portés en chaque église, tous les jours, et presque à toute heure » (*Décameron*, première journée).

sans s'inquiéter de la contagion, ceux qui étaient gravement atteints par le mal, mais il parcourait la ville partout où il pouvait en trouver, entendant les confessions, indifféremment des pauvres et des riches [...] il fut frappé par la mortelle contagion du mal dans son corps innocent<sup>30</sup> » et mourut en décembre 1349. La peste a infecté Quimper durant plus d'un an et il y a peu de chance qu'elle se soit arrêtée à cette date, mais le silence de la documentation la rend ensuite invisible.

Cette première vague touche aussi Vannes, au moins en 1350<sup>31</sup>. On observera, sans pouvoir conclure de manière définitive, que deux évêques disparaissent en 1349, celui de Saint-Malo, Guillaume Mahé, mort le 20 mars, et celui de Rennes, Yves de Rosmadec, décédé le 14 octobre.

« *Les chemins de la peste*<sup>32</sup> »

Avant de frapper la Bretagne, l'épidémie est venue de loin. En septembre 1347, accostent au port de Messine, en Sicile, des navires génois venus de Caffa (actuelle Théodosie, en Crimée), port de la mer Noire. Ce dernier était assiégé par les troupes de la Horde d'or, déjà décimées par la peste qui sévissait en Asie depuis les années 1338-1340, autour des steppes du lac Balkhach (actuellement au Kazakhstan). Elle est signalée dès 1331 en Chine. Elle suit les routes de la soie et est transportée par les marchands, là où il existe des zones d'échanges et de contacts, les comptoirs. À peine arrivés en Sicile, les bateaux génois doivent reprendre le large, car les autorités comprennent vite le danger. Les navires repartent en mer, ils tentent d'aborder à Gênes, puis à Marseille en novembre et à Majorque ensuite. Autant de portes d'entrée pour la peste qui se diffuse alors très rapidement : Aix ou Arles sont touchés avant la fin de l'année 1347. Puis elle se répand en direction d'Avignon et de Lyon, d'un côté, et de Toulouse, de l'autre. La saison froide ralentit la propagation de la maladie, la façade maritime atlantique est frappée en 1348 (Bordeaux en juin, les ports anglais dès l'été) et, à la fin de l'année 1349, l'Écosse et le Danemark sont atteints.

Les routes maritimes occupent une place centrale dans la diffusion de la maladie et comme le duché y était pleinement connecté, ce n'est pas un hasard si Quimper et Vannes émergent des brumes documentaires. On peut donc affirmer que, loin d'être épargnée, la Bretagne est infectée dès la fin de l'année 1348, par les ports de la façade méridionale. Marins et marchands transportent la maladie qui se répand par la suite en suivant les routes et les chemins terrestres ou fluviaux.

30. PAOLINI, Francesco Maria, *Un document inédit...*, op. cit., chap. 54 et 58, trad. inspirée de MONJAUX, Norbert, *Saint Jean Discalceat, frère mineur (1279-1349). Sa vie, son époque, son ordre en Bretagne. Manuscrit inédit du XIV<sup>e</sup> siècle*, Saint-Brieuc, impr. de R. Prud'homme, 1911, p. 55-57 et 61-62.

31. ROSENZWEIG, Louis, *Cartulaire général du Morbihan...*, op. cit., n° 533.

32. Nous reprenons le titre de l'ouvrage d'AUDOIN-ROUZEAU, Frédérique, *Les chemins de la peste. Le rat, la puce et l'homme*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003.

### *Rebonds de peste*

Au cours de la seconde moitié du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, la pandémie devient endémique (carte 1). Malgré ses nombreuses zones d'ombre, la carte permet de saisir que les villes constituent les principaux foyers des retours de peste. Elle est à Guérande en 1356<sup>33</sup>, à Guingamp et à Vannes en 1362, à Tréguier avant 1365, etc. En 1390, elle cause une « très forte mortalité dans les cités et diocèses de Nantes, Vannes, Cornouaille et Léon<sup>34</sup> ». Par la suite, rares sont les régions semblant être épargnées.

La documentation devient plus importante au cours du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle et donne l'impression que l'on peut mieux suivre la maladie (carte 2). Autour de 1450, plusieurs vagues épidémiques semblent frapper l'ensemble du duché, alors que la peste s'attarde localement, comme à Perros-Guirec (1455-1457) ou Lamballe<sup>35</sup> (1458). L'enquête de canonisation de saint Vincent Ferrier apporte un éclairage sur la dissémination de la peste au milieu du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle. Les mécanismes devaient être les mêmes auparavant, mais nous manquons de documents. Ainsi, une habitante de Vannes fuit et se retire à la Ville Desnachez, en la paroisse de Taupont, au diocèse de Saint-Malo, où elle développe les premiers symptômes. Ailleurs, on devine que la cellule familiale est au cœur du processus de diffusion de la maladie ; par exemple, à Vannes, dans le quartier de Saint-Patern, un couple tombe malade après que ses six enfants ont été emportés<sup>36</sup>.

Un cap semble franchi à partir de 1461 et la « pestilance d'espîdémie » surgit alors partout (carte 3). Jean-Noël Biraben avait déjà relevé la situation particulière de la Bretagne où la maladie apparaît plus virulente, même si elle frappe l'ensemble du royaume de France<sup>37</sup>. Les registres de chancellerie du duché apportent un éclairage saisissant sur l'ampleur de cet épisode qui dure au moins de 1460 à 1466<sup>38</sup>. La reprise

33. GALLICÉ, Alain, *Guérande au Moyen Âge...*, *op. cit.*, chap. 4.

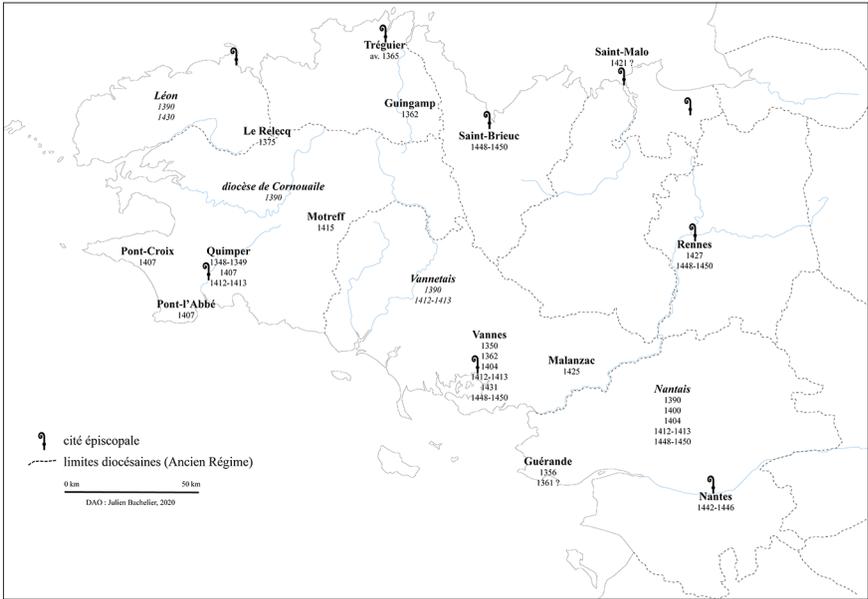
34. MORICE, Hyacinthe dom, *Mémoires...*, *op. cit.*, t. 1, col. 79 : « *maximaque mortalitas post ipsius mortem in urbibus & Diocesibus Nannetensi, Venetensi, Cornubiensi, & Leonensi* ».

35. Respectivement MINOIS, Georges, « La démographie du Trégor au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, t. 83-3, 1976, p. 407-424, p. 416 et Arch. dép. Côtes-d'Armor, E 82.

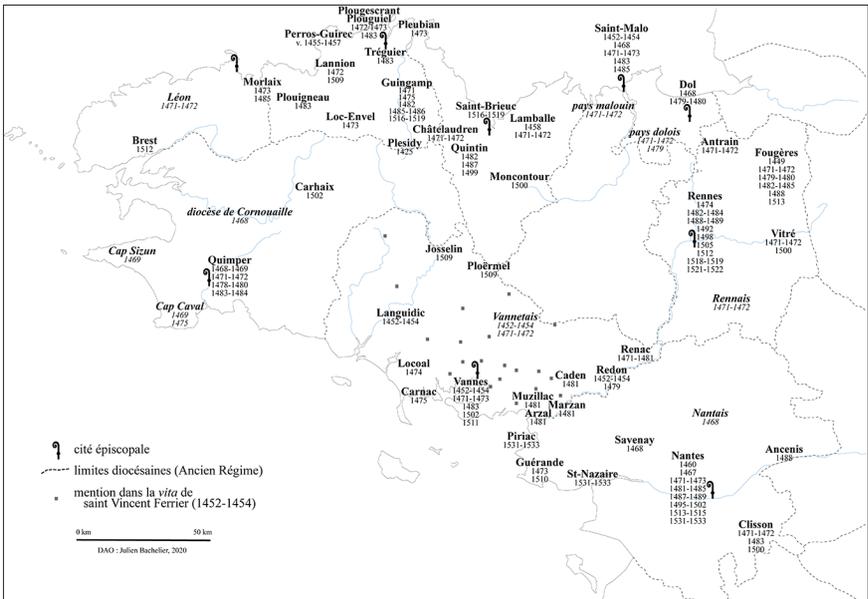
36. MOUILLARD, Jean-Marie, *Vie de saint Vincent Ferrier...*, *op. cit.*, témoins n° 62 et 70, voir aussi n° 116 (disparition des enfants) et 262 (dix morts en une semaine).

37. Arch. dép. Loire-Atlantique, E 131, fol. 159-160, B 2, B 3, *passim* ; GALLICÉ, Alain, *Guérande au Moyen Âge...*, *op. cit.*, chap. 4 ; LEGUAY, Jean-Pierre, *La ville de Rennes...*, *op. cit.*, p. 87 ; MINOIS, Georges, « La démographie du Trégor... », art. cité, p. 415 (d'après Arch. dép. Loire-Atlantique, B 2984) ; LEGUAY, Jean-Pierre (dir.), *Histoire de Vannes et sa région*, Toulouse, Privat, 1988, p. 93 ; LESPAGNOL, André (dir.), *Histoire de Saint-Malo et du pays malouin*, Toulouse, Privat, 1984, p. 76 ; BIRABEN, Jean-Noël, *Les hommes et la peste en France et dans les pays méditerranéens*, 2 vol., Paris-La Haye, Mouton, 1975-1976, t. 1, p. 380.

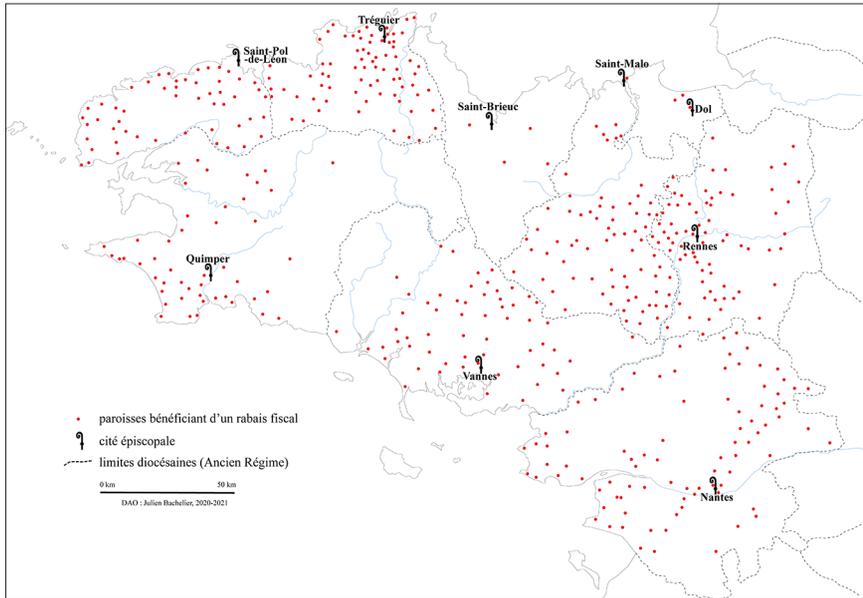
38. Arch. mun. Nantes, CC 92, fol. 11 v° ; VENNEUGUES, Laurent, *Les activités de la chancellerie...*, *op. cit.*, actes n° 909, 966 et 972 ; GOURVES, Dominique, *Étude et transcription du registre B 3...*, *op. cit.* (nombreuses références) ; JOLEC, Jean-Yves, *Étude et transcription du registre B 5...*, *op. cit.*, p. 21, 26, 29 et 42-43 ; BERTHEMET, Claire, *Transcription et étude du registre B 4...*, *op. cit.*



Carte 1 – Mentions de mortalités et d'épidémies entre 1348 et 1450



Carte 2 - Mentions de mortalités et d'épidémies entre 1451 et le début du XVII<sup>e</sup> siècle (hors années 1461-1465, voir carte n° 3)



Carte 3 - Localités touchées par l'épidémie (1461-1465)

pesteuse semble s'opérer à Nantes, puis on l'observe à Rennes, à Saint-Brieuc, à Guérande, à Guingamp, à Vannes, à Saint-Malo, etc. C'est l'une des premières fois où l'on peut mesurer sa pénétration en milieu rural. Toutes les campagnes semblent concernées<sup>39</sup>. En 1462, ce sont les paroisses du nord-est (diocèses de Saint-Malo et de Dol) qui demandent des « rabatz » sur le fouage car la « pestillence de la maladie d'espydémie a tellement régné et encores règne ». Le nombre de feux imposés diminue parfois au-delà de 50 %. L'année suivante, les autres diocèses bretons expriment les mêmes doléances. La mention de la peste ne figure pas systématiquement dans toutes les demandes, mais le contexte est tel qu'on peut raisonnablement estimer que c'est bien elle qui est à l'origine de ces rabais fiscaux atteignant 686 livres en 1464 pour le Nantais, 672 pour le Rennais et jusqu'à 1 669 pour l'archidiaconé du Porhoët<sup>40</sup>. En 1465, puis 1466, les registres de chancellerie enregistrent d'autres demandes, moins

39. BARRY, Stéphane et GUALDE, Norbert, « La peste noire dans l'Occident chrétien et musulman, 1347-1353 », *Canadian Bulletin of Medical History*, vol. 25-2, 2008, p. 461-498, p. 475 (version moins développée dans Dominique CASTEX et Isabelle CARTRON (dir.), *Épidémies et crises de mortalité du passé*, Pessac, Ausonius Éditions, 2007, p. 193-227) : les auteurs soulignent que la peste est souvent considérée comme un mal frappant avant tout les villes, mais ils observent à juste titre que les archives sont principalement urbaines alors que l'immense majorité de la population est rurale.

40. Voir aussi KERHERVÉ, Jean, *L'État breton...*, *op. cit.*, p. 618.

nombreuses, mais concernant toujours l'ensemble du duché ; il semble toutefois que l'épidémie ralentisse et n'affecte plus toutes les paroisses.

La peste ne disparaît pas pour autant, elle rôde par la suite à Nantes, à Savenay, à Quimper, à Saint-Malo (carte 2). Et se manifeste à nouveau en 1471-1475 dans tout le duché, entraînant d'importants rabais fiscaux<sup>41</sup>. Il convient toutefois de souligner les motifs (« pour cause de la guerre et de la mortalité »). L'épidémie n'est pas seule en cause.

La peste frappe indistinctement les villes comme les campagnes, particulièrement au cours du troisième quart du xv<sup>e</sup> siècle. Après ce dernier pic épidémique médiéval, devenu endémique, le fléau ne disparaît plus et semble se tapir dans les villes, particulièrement à Rennes et surtout à Nantes. La Bretagne est touchée ; reste à estimer comment le furent les Bretons.

## « De vie a deceix » : quels impacts ?

### *Les symptômes de la maladie*

Au milieu du xv<sup>e</sup> siècle, les documents font quelques allusions à la forme que pouvait prendre la maladie et parlent de « pestilance de boce » ou « maladrerie de boce<sup>42</sup> ». L'enquête en canonisation de Vincent Ferrier apporte des descriptions précises. La fièvre semble être le premier symptôme. Rapidement, mais pas systématiquement, des tumeurs apparaissent, parfois à la gorge ou au cou, parfois à l'aisselle ou à l'aîne, plus rarement à l'arrière du genou ou au niveau de l'oreille. Elles se forment au niveau des ganglions du réseau de vaisseaux lymphatiques le plus proche de la piqûre : un bubon à l'aîne résulte d'une piqûre au pied. Les témoins décrivent un charbon, des taches noires et rouges, et évoquent parfois ce qui ressemble à une piqûre. La tumeur devient brusquement purulente ou suppurante, l'enchaînement des différents symptômes peut être rapide, 48 ou 72 heures. Le malade sombre dans un état presque comateux ;

41. Arch. dép. Loire-Atlantique, E 213 ; B 7, fol. 39 ; H 487 et Arch. mun. Nantes, BB 1 ; LEGUAY, Jean-Pierre, *La ville de Rennes...*, p. 74 (note 133) et 88 ; COADOU, Dominique, *Une ville bretonne face à la peste, Quimper : 1349-1757*, thèse de doctorat en médecine, 1982, p. 10 ; QUERO, Dominique, *Transcription et étude des lettres scellées...*, *op. cit.* ; CROIX, Alain, *Les Bretons...*, *op. cit.*, p. 253 ; REUNGOAT, Magali, *Le trésor de l'Épargne des ducs de Bretagne d'après le compte de Guillaume Chauvin [1469-1472]*, 2 vol., dactyl., mémoire de maîtrise, Brest, Université de Bretagne occidentale, 1996, t. II, 122 ; MINOIS, Georges, « La démographie du Trégor... », art. cité, p. 415-416 et 422 et *Id.* « Culte des saints et vie religieuse dans le diocèse de Tréguier au xv<sup>e</sup> siècle », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, t. 87, 1980, p. 17-42, p. 36 ; LEGUAY, Jean-Pierre, (dir.), *Histoire de Vannes...*, *op. cit.*, p. 93, LESPAGNOL, André (dir.), *Histoire de Saint-Malo...*, *op. cit.*, p. 76.

42. LEGUAY, Jean-Pierre, *Un réseau urbain...*, *op. cit.*, p. 293 et *Id.*, « La peur dans les villes bretonnes », art. cité, p. 78-79.

alité, sans avoir ni la force de boire ou de manger, perdant la parole, il bascule parfois dans une forme de folie. Les contemporains savent qu'ils ont là des « des signes de mort<sup>43</sup> ». Tout ne finit pas par un miracle dans cette enquête, les issues funestes côtoient les rétablissements merveilleux, quelquefois au bout de deux à trois semaines, mais d'autres cas prennent deux ou trois mois. À défaut, on est vite emporté, en quelques jours, parfois un seul<sup>44</sup>. Il est délicat de repérer une quelconque saisonnalité, car la peste reste souvent des années. Certains témoins relèvent une perte d'intensité de la maladie alors que les beaux jours arrivent<sup>45</sup>.

Les observations précédentes correspondent aux deux formes principales de la maladie. La première, dite bubonique, est provoquée par une puce dont la piqûre laisse souvent apparaître un bubon. Le malade est atteint d'une forte fièvre. Cette forme est mortelle à 70-85 % sous deux ou trois jours. Le pic se situe en été, car la puce apprécie les températures entre 15-20 °C et l'humidité. La deuxième peste est dite pulmonaire, il n'y a pas de bubon car pas de piqûre. Un malade expulse des microgouttelettes de salive lorsqu'il parle, tousse ou éternue. Cette forme par aérosols est la plus contagieuse : plus que les rongeurs, ce serait bien la contagion interhumaine la principale responsable du fléau<sup>46</sup>. Le pic est cette fois-ci hivernal et la létalité atteint 100 %. Une troisième forme existe : une évolution fulgurante en septicémie qui emporte le malade en quelques heures en ne lui laissant aucune chance<sup>47</sup>. Lors de certains épisodes pesteux s'étirant sur plusieurs années, ces différentes formes se relaient décimant d'autant la population.

*Le « peuple y est si fort diminué et amaidry<sup>48</sup> » :  
une estimation démographique possible ?*

Jean Froissart parlait de la disparition de la tierce partie du monde, les historiens estiment que la mortalité oscillait entre 12 et 65 % avec localement 50 et 75 %, notamment en fonction des densités. Ainsi de 1347 à 1352, entre 25 et 45 millions

43. MOUILLARD, Jean-Marie, *Vie de saint Vincent Ferrier...*, *op. cit.*, témoins n° 63, 101-102, 149-150, 157, 170, 172, 274 et 282.

44. *Id.*, *ibid.*, témoins n° 189, 200, 213, 262

45. *Id.*, *ibid.*, témoins n° 78, 90, 101-102, 105-106, 107, 124, 130, 189, 203, 216 et 239, ainsi que MORICE, Hyacinthe dom, *Mémoires...*, *op. cit.*, t. II, col. 115 et 1454 ; LEGUAY, Jean-Pierre, *Vivre dans les villes bretonnes au Moyen Âge*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, p. 399 ; CHOUTEAU, Nicole, « Plouguiel (Promenade historique à Plouguiel) », *Bulletin de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord*, t. CV, 1976, p. 46-47 ; KERHERVÉ, Jean, « La peste à Moncontour en 1500 », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 1983, t. 90-4, p. 603-606, p. 604.

46. BARRY, Stéphane et GUALDE, Norbert, « La peste noire... », art. cité, p. 470.

47. Il s'agit ici d'observations et de données contemporaines, partiellement transposables au Moyen Âge, car le germe, les puces, les rongeurs et les hommes ont biologiquement évolué depuis.

48. VENNEUGUES, Laurent, *Les activités de la chancellerie...*, *op. cit.*, n° 900.

de personnes seraient mortes en Europe. La Chine perd le tiers de sa population, le reste de l'Asie a été fortement touché ainsi que l'Afrique. L'impact morbide a été terrible comme le note en 1464 un scribe municipal nantais : « mortalité fut merveilleuse<sup>49</sup> ». Pour la Bretagne, le principal problème reste celui de l'estimation du nombre d'habitants au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, vraisemblablement bien au delà d'un million d'habitants<sup>50</sup>.

Pour les pertes démographiques, on peut s'appuyer sur quelques témoignages. À Malansac, en 1425, les paroissiens précisent qu'ils ne peuvent contribuer aux fouages et autres subsides car le tiers de la population a disparu « par le fait de mortalité et autrement », les maisons sont « frostes et désherbregées » et il y a « moult povres femmes veuffves pupilles et misérables personnes qui n'ont comme nulz biens », ce qui ne freine pas la rapacité des receveurs<sup>51</sup>. Au milieu du XV<sup>e</sup> siècle, à Noyal-Muzillac, durant le pic estival de l'épidémie, un premier témoin estime les morts à 12 à 15 par jour, un autre affirme que « la peste [...] emportait jusqu'à cent personnes par semaine dans cette paroisse » ; à Plaudren, une personne pense que « l'épidémie emportait cinq, six, sept, huit et même neuf personnes par jour<sup>52</sup> ». Mais il manque la durée de l'épisode pesteux.

À Guingamp, ce sont 916 personnes qui meurent d'un passage de peste en 1475 laissant 200 maisons vides<sup>53</sup>. Huit ans plus tard, dans la même ville, en onze mois : « celz qui y estoient demourez estoient mortz environ de deux mil à troys mil personnes<sup>54</sup> » et, en 1501, à Nantes, un compte évoque 4 000 morts<sup>55</sup>. À Garlan, en 1463, on fait état d'une « grande mortalité par laquelle morust la moitié des paroissiens<sup>56</sup> ». Mais Georges Minois souligne qu'il faut être prudent avec ces témoignages contemporains, dont certains visaient à réduire l'imposition. Ainsi, il souligne qu'en 1473 à Pleubian les commissaires évaluèrent la chute démographique à 1 000 ou 1 200 habitants,

49. Arch. mun. Nantes CC 93, fol. 18 v<sup>o</sup>.

50. À partir de la réformation des feux de 1426-1427, Jean Kerhervé proposait 850 000 habitants. Il pouvait y avoir autour de 1 million à 1,25 million d'habitants dans le duché à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. La peste de 1348 et ses premiers retours n'ont peut-être pas eu la même ampleur que dans les zones urbanisées au Moyen Âge, LEGUAY, Jean-Pierre et MARTIN, Hervé, *Fastes et malheurs de la Bretagne ducale*, Rennes, Ouest-France Université, 1982, p. 143 et 265, KERHERVÉ, Jean, *L'État breton...*, *op. cit.*, p. 546-549. La Bretagne comptait peut-être autour de 1,3/1,5 million d'habitants au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle. La densité dans le royaume de France est estimée à 45 hab/km<sup>2</sup> lorsqu'arrive la peste. La Bretagne est considérée comme densément peuplée avec des campagnes largement mises en valeur.

51. LAIGUE, René de, *La noblesse bretonne aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Réformations et montres, Évêché de Vannes*, 2 vol., Rennes, J. Plihon et L. Hommay, t. 1-1, 1902, p. 336-337.

52. MOUILLARD, Jean-Marie, *Vie de saint Vincent Ferrier...*, *op. cit.*, témoins n<sup>o</sup> 72, 101-102, 128.

53. LEGUAY, Jean-Pierre, « La peur dans les villes bretonnes... », art. cité, p. 84.

54. *Id.*, *ibid.*, *Un réseau urbain...*, *op. cit.*, p. 294.

55. Arch. mun. Nantes, CC 105, fol. 19 v<sup>o</sup>.

56. MINOIS, Georges, « La démographie du Trégor... », art. cité, p. 415.

alors que d'autres données suggèrent que c'était le chiffre de la population en 1427<sup>57</sup>. L'évêché de Saint-Malo est l'un des premiers à demander auprès du duc des rabais sur le fouage en 1462. On dispose de chiffres de feux avant et après, la réduction oscille entre 67 % et 82 %. Dix ans plus tard, les « rabatz » concernent cette fois-ci le Rennais et le Nantais et varient entre 33 et exceptionnellement 100 %<sup>58</sup>. Il est difficile de savoir si l'on peut convertir de tels pourcentages en pertes humaines. Il apparaît néanmoins qu'il y a eu localement des saignées démographiques et il n'est donc pas certain que la Bretagne ait été si épargnée qu'on a pu le croire.

On l'observe, ce sont parfois des centaines, des milliers de gens qui meurent en quelques semaines, quelques mois. Mais on assiste aussi à des rattrapages ou des compensations surprenantes et rapides. Michel Le Mené a ainsi montré qu'à Nantes on comptait, pour la paroisse Saint-Nicolas, 452 couples en 1458 et 274 en 1464, soit une diminution de 40 %. Cependant, il observait en même temps l'installation de 132 nouveaux ménages, permettant un retour à 406 ménages<sup>59</sup>. L'écart n'est plus que de 11 %. Ces nouveaux ménages qui se sont installés ont peut-être suivi des stratégies individuelles de mobilité à partir de la périphérie urbaine, mais on peut également penser qu'ils ont été attirés, ainsi que des ruraux, par les logements vidés de leurs habitants de ce quartier central.

La peste frappe-t-elle tout le monde indifféremment ? La documentation régionale ne permet pas de retrouver une éventuelle prévalence infantile, comme cela a pu être observé ailleurs pour les années 1360-1362<sup>60</sup>. L'enquête en canonisation de Vincent Ferrier évoque autant des adultes, hommes et femmes, que des enfants. Si ces derniers semblent davantage mourir, c'est aussi une question de structure démographique familiale, puisque pour un couple on peut avoir la mention de six ou huit enfants. Dans l'enquête, la parole est plutôt donnée aux hommes, on peut aussi relever qu'une partie des activités masculines se déroulait à l'extérieur, dans les champs, rendant peut-être plus délicate la contamination par aérosols, ce qui pourrait expliquer pourquoi les femmes et les jeunes enfants paraissent les victimes les plus nombreuses. Mais il n'y a pas de fatalisme, ou plutôt il y a des miracles, puisqu'une petite Jeanne, âgée de neuf mois, survit alors que son père, laboureur, décède<sup>61</sup>. De même, la documentation ne permet pas de saisir des différences sociales marquées. En 1348-1349 à Quimper, ce sont bien des membres de la noblesse qui furent touchés. L'enquête en canonisation

---

57. *Id.*, *ibid.*, p. 416.

58. QUERO, Dominique, *Transcription et étude des lettres scellées...*, *op. cit.*

59. LE MENÉ, Michel, « La population nantaise à la fin du xv<sup>e</sup> siècle », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, t. 71-2, 1964, p. 189-220, p. 211. D'autres exemples ruraux dans KERHERVÉ, Jean, *L'État breton...*, *op. cit.*, p. 553.

60. GLÉNISSON, Jean, « La seconde peste : l'épidémie de 1360-1362 en France et en Europe », *Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*, 1968-1969, p. 27-38, p. 35.

61. MOUILLARD, Jean-Marie, *Vie de saint Vincent Ferrier...*, *op. cit.*, témoin n° 132.

de Vincent Ferrier élargit le spectre avec des allusions à des bourgeois, des paysans et des artisans. À Fougères, en 1459-1462, et à Rennes, en 1483, ce serait, comme ailleurs, les populations les plus pauvres qui furent les plus exposées, en l'occurrence les tisserands et les ouvriers du textile<sup>62</sup>.

Reste un dernier élément à prendre en compte pour mesurer les raisons de cette forte mortalité : un épisode pesteux s'ajoute régulièrement à d'autres calamités (guerres, famines ou/et autres maladies). Alain Demurger souligne que l'épidémie arrive dans une « conjoncture démographique déjà profondément dégradée<sup>63</sup> ». Les populations des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles semblent particulièrement exposées et fragiles. Déjà lors des épisodes épidémiques des XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles, les chroniques relevaient les liens entre famine et mortalité<sup>64</sup>. Dans la *vita* de Jean Discalcéat, une telle conjonction de crises se dessine avec la prise de Quimper en 1344, lors de la guerre de Succession, suivie d'une cherté du pain entraînant une famine en 1346, avant que ne survienne la peste<sup>65</sup>. En 1375, l'abbaye du Relecq voyait reconnaître par la papauté son état de désolation « à cause des épidémies frappant les hommes et plus encore des guerres<sup>66</sup> ». Le terrible rebond du début des années 1460 est accentué par de mauvaises récoltes en 1462. Il en va de même en 1471-1472 ; cette fois-ci les troupes royales pénètrent en Bretagne qui connaît en parallèle « stérilité et deffault de blez qui a esté et est à présent par notre pays et duché<sup>67</sup> ». Alain Croix l'avait déjà relevé pour le Nantais et la Cornouaille où se conjuguent dérèglements météorologiques (et probablement climatiques), peste, guerre et famine<sup>68</sup>. Auray constitue peut-être l'exemple le plus emblématique. En 1479-1480, la ville subit un « yver... moult long et aspre », puis « une submercion et des derifs des eaux », avant qu'une épizootie frappe le cheptel, base de la richesse des bourgeois alréens, et que ne s'abatte une « pestilance » en août<sup>69</sup>. Le dernier tiers du XV<sup>e</sup> siècle correspond

62. Respectivement CINTRÉ, René, *Les Marches de Bretagne au Moyen Âge*, Pornichet, Éditions Jean-Marie Pierre, 1992, p. 136 et MEYER, Jean (dir.), *Histoire de Rennes*, Toulouse, Privat, 1972, p. 124. Voir les remarques générales de BIRABEN, Jean-Noël, « D'une épreuve à l'autre : entre la Peste noire et les troubles de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle », dans Michel MOLLAT (dir.), *Les pauvres au Moyen Âge*, Paris, Hachette, 1978, p. 235-255 et AUDOIN-ROUZEAU, Frédérique, *Les chemins de la peste...*, *op. cit.*, p. 233 sqq.

63. DEMURGER, Alain, *Temps de crises, temps d'espairs. XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*, dans *Nouvelle histoire de la France médiévale*, t. v, Paris, Seuil, 1990, p. 17.

64. Voir *supra*, introduction.

65. PAOLINI, Francesco Maria, *Un document inédit...*, *op. cit.*, chap. 30, 33, 49, 50, 52, 53 et 54.

66. *Registres du Vatican de Grégoire XI*, *op. cit.*, p. 748 : « *tum propter mortalitatum pestes, tum maxime propter guerras que in partibus illis diutius vigerunt* ».

67. QUERO, Dominique, *Transcription et étude...*, *op. cit.* : « à l'occasion de la guerre et hostilité qui a eu cours, que à la peste et autres fortunes que sont sourvenues en diverses matières ».

68. CROIX, Alain, *Les Bretons...*, *op. cit.*, p. 253.

69. LEGUAY, Jean-Pierre et ROBINO, Pierre, « Auray et sa châtellenie (X<sup>e</sup>- milieu XV<sup>e</sup> siècle) », *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. LXXVIII, 2000, p. 5-73, p. 33. On observe le

à une accumulation de malheurs. La mortalité pouvait être liée à l'épidémie, mais était amplifiée par d'autres facteurs<sup>70</sup>.

Les Bretons n'ont pas été épargnés par la peste. Peut-être que la dispersion de sa population dans les campagnes – ce qui n'empêchait pas une certaine densité – a permis non seulement une certaine atténuation de l'épidémie, mais facilité aussi des reprises et des rattrapages démographiques. La fameuse prière de la litanie des saints « *A fame, peste et bello, libera nos, Domine* » pourrait laisser croire que les contemporains ont été passifs face à la pandémie, or il n'en est rien. Avec leurs outils et leurs moyens, les sociétés ont tenté de se protéger et de s'adapter.

### Face à la peste : « guérir si faire se peut<sup>71</sup> »

« Parce que, dans une cité attaquée par l'épidémie, on pouvait craindre n'importe qui et n'importe quoi, parce que le mal demeurait mystérieux sans céder devant la médecine et les mesures de prophylaxie, toute parade semblait bonne. [...] Alors, à qui se vouer ? Restait la médecine et la religion<sup>72</sup>. » Jean Delumeau évoquait en quelques mots certaines mesures prises par les sociétés, mais celles-ci s'interrogeaient d'abord sur l'origine du mal. On ne savait d'où venait la maladie, ni comment elle se propageait. Très vite, on évoque des signes, là un alignement de planètes, ici une comète. Des rumeurs enflent, on prétend que les puits sont empoisonnés et on accuse, les juifs en particulier<sup>73</sup>. Mais la peste circule encore et toujours, on cherche des solutions : on organise des processions, on implore de nouveaux saints. Les Bretons ne réagissent pas différemment des autres.

---

même enchaînement à Rennes en 1481, « gelées, glaces et froidures hivernales » auxquelles succède une « submersion des eaux », LEGUAY, Jean-Pierre, *La ville de Rennes...*, *op. cit.*, p. 73.

70. Constat établi depuis longtemps, cf. MEUVRET, Jean, « Les crises de subsistances et la démographie de la France d'Ancien Régime », *Population*, 1-4, 1946, p. 643-650. Déjà, dans son *Traité de la peste* (Paris, 1610), César Morin avait intitulé un de ses chapitres : « Comment la peste suit ordinairement les grandes famines ». Voir également MARTIN, Hervé, « Une paroisse bretonne à la fin du Moyen Âge : Orvault (1460-1520) », *Kreiz*, Brest, n° 1, 1992, p. 135-151, la population passe de 635 habitants en 1472 à 515 en 1477-1478, la variation s'explique par la peste mais aussi les conflits.

71. Arch. mun. Nantes, BB 1 (1484), triste lucidité d'un scribe nantais.

72. DELUMEAU, Jean, *La peur en Occident (XIV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Fayard, 1978, p. 179-180.

73. Mais pas seulement, parfois aussi les lépreux, les étrangers, NIRENBERG, David, *Violence et minorité au Moyen Âge*, Paris, 2001, Presses universitaires de France, p. 286. En Bretagne, les juifs ont été expulsés en 1240, cf. CASSARD, Jean-Christophe, « Des étrangers pas comme les autres : les juifs en Bretagne au Moyen Âge », *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. LXXXIX, 2011, p. 205-222, ici p. 213-217 et TOLAN, John, « *Lachrymabilem judeorum questionem* : la brève histoire de la communauté juive de Bretagne au XIII<sup>e</sup> siècle », dans Isabelle, PIMOUGUET-PÉDARROS, Monique CLAVEL-LEVÊQUE et Fatima OUACHOUR (dir.), *Hommes, cultures et paysages de l'Antiquité à la période moderne. Mélanges offerts à Jean Peyras*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, p. 417-432.

*Comète et mauvais air : aux (fausses) origines de la peste noire*

Dès le Moyen Âge, de nombreuses causes sont évoquées : punition divine, passages de dragons, exhalaisons dangereuses provenant de la terre, catastrophes naturelles, etc. Mais la corruption de l'air paraît être la principale cause du mal selon la théorie aériste avancée dans le *Compendium de Epidemia* rédigé vers 1350 par l'Université de Paris, héritière en ce domaine de l'Antiquité grecque. À partir des années 1460, on note que cette théorie est connue en Bretagne. Jean-Pierre Leguay a ainsi relevé des mesures prises à Nantes et à Rennes contre les déchets et les restes de cadavres d'animaux jetés dans les rues. La pourriture corrompt et infecte l'air. Les autorités municipales rennaises décident d'engager des travaux pour éviter ces émanations pestilentielles<sup>74</sup>. On en trouve aussi un écho en 1472 à Lannion. Deux commissaires chargés de la réformation des feux rapportent : « [nous] n'avons ose aler en ladicte paroesse pour le malveix hair<sup>75</sup> ». Un peu plus tôt dans cette même année, une comète, une « étoile prolongée d'une queue » comme le note le chroniqueur flamand Adrien de But, traverse le ciel. Déjà pour 1348, Jean de Venette faisait allusion à une comète et établissait un lien avec l'épidémie<sup>76</sup> ; celle de 1472 est visible depuis le sud de l'Angleterre jusqu'en Russie en passant par la Belgique, fin décembre 1471 et en janvier 1472. Les autorités de Lamballe auraient estimé qu'elle serait à l'origine d'un retour de peste<sup>77</sup>. Le lien entre comète et peste remonte à Isidore de Séville qui notait : « Cette étoile est appelée comète parce qu'elle émet une chevelure lumineuse. Quand ce genre d'astre apparaît, il signifie la peste, la famine ou la guerre<sup>78</sup> ».

On sait qu'il a fallu attendre 1894 pour qu'Alexandre Yersin découvre la bactérie responsable de la peste : *Yersinia pestis*, qui devient ultérieurement *medievalis* pour la souche qui nous intéresse. Puis, les recherches de Paul-Louis Simond démontrèrent

74. LEGUAY, Jean-Pierre, *Un réseau urbain...*, *op. cit.*, p. 228 et *Id.*, « La peur dans les villes bretonnes... », art. cité, p. 89.

75. Arch. dép. Loire-Atlantique, B 8, fol. 140 v°.

76. VENETTE, Jean (de), *Chronique latine de Guillaume de Nangis, de 1113 à 1300, avec les continuations de cette chronique, de 1300 à 1368*, éd. par Hercule GERAUD, Paris, Société de l'Histoire de France, 1843, t. II, p. 210-211 : « Unde eodem anno MCCCXLVIII stella supra Parisius, versus partem occidentalem, magna et clara valde [...]. Possibile tamen est quod ipsa fuit praesagium pestilentiae futuræ admirandæ, quæ satis cito, ut dicam, Parisius et per totam Franciam sicut alibi secuta est. »

77. DUTEMPLE, Constant, *Histoire de Lamballe*, 3 vol., Saint-Brieuc, F. Guyon, 1918-1936, t. I, p. 102 : « L'année 1472 fut très calamiteuse. Une comète parut qui était de dimensions extraordinaires au point d'effrayer vivement les imaginations populaires. Elle fut suivie d'une maladie pestilentielle dont on ne manqua pas de lui attribuer la cause et qui sévit particulièrement dans les faubourgs de Saint-Lazare, de Mouëxigné, de Calmet, de Bouin, de Druette et des Boucouets. »

78. Isidore de SÉVILLE, *Étymologies*, III, 16.

que la puce du rat jouait un rôle fondamental<sup>79</sup>. Depuis, de récentes recherches sur la peste contemporaine incriminent 80 espèces de puces et environ 200 espèces de rongeurs et de lagomorphes pouvant être vecteurs, comme le rappellent Isabelle Séguy et Alfani Guido : « les rats ne sont pas les seuls hôtes potentiels, et les puces de rat ne sont qu'un des nombreux vecteurs possibles de la bactérie ». Par exemple, les chats peuvent aussi par morsure transmettre la maladie, tout comme le fait de consommer de la viande d'animaux malades<sup>80</sup>. Face à cette épidémie polymorphe dont elles ignoraient les origines, les sociétés médiévales, en Bretagne comme ailleurs, adoptèrent certaines mesures pour s'en protéger ou en réduire les effets.

### *Des réponses prophylactiques guère adaptées*

On manque de témoignages, mais l'un des premiers réflexes paraît avoir été la fuite déclenchée par la peur. L'une des plus anciennes attestations concerne un tavernier fuyant la peste de Saint-Briec pour s'installer à Quintin<sup>81</sup>. À Fougères, en 1461-1463, et à Vitré, en 1471-1472, notables et marchands prennent la fuite<sup>82</sup>. Le chanoine et trésorier rennais Pierre Mehaud apparaît seul dans les actes à la fin de septembre 1483, les autres chanoines étant « notoirement absents ». Leurs confrères de Tréguier les imitèrent<sup>83</sup>. Les textes décrivent des mouvements de panique, comme à Nantes en 1500 où « la plupart des gens de puissance [...] s'enfuissoient de nuit et lessoint les cleffs soubz l'huy<sup>84</sup> ». Comme bien souvent en période de crise, ce sont les privilégiés qui peuvent se mettre à l'abri, mais leur fuite comporte un risque de dissémination de la peste. Alors, on surveille les départs, même si les attestations sont tardives, comme en 1516 où les « sergents de la cour de Guingamp, [ont] mis ès prisons du dit Guingamp Thomas Boudet, pelletier de la ville de S. Briec, qu'il s'en estoit fuy du dit S. Briec en ceste ville de Guingamp, obstant la peste qui regnoit au dit S. Briec<sup>85</sup> ».

79. Bilan dans AUDOIN-ROUZEAU, Frédérique, *Les chemins de la peste...*, *op. cit.*, particulièrement chap. 2, 5 et 6 et plus récemment : HAENSCH, Stephanie, BIANUCCI, Raffaella, SIGNOLI, Michel, RAJERISON, Minoarisoa, SCHULTZ, Michael, KACKI, Sacha, VERMUNT, Marco, WESTON, Darlene A., HURST, Derek, ACHTMAN, Mark, CARNIEL, Elisabeth et BRAMANTI, Barbara, « Distinct Clones of Yersinia pestis Caused the Black Death », *PLoS Pathog* 6 (10), 2010, e1001134 <https://doi.org/10.1371/journal.ppat.1001134>

80. SÉGUY, Isabelle, et GUIDO Alfani. « La peste... », art. cité, p. 17.

81. LE GOFF, Annick et THOMAS, Annie, *Étude de la seigneurie de Quintin au xv<sup>e</sup> siècle : le plain et la ville*, dactyl., mémoire de maîtrise, Université Rennes 2, 1971, p. 166.

82. Respectivement Arch. dép. Loire-Atlantique, E 131, fol. 159-160 et LEGUAY, Jean-Pierre, *Un réseau urbain...*, *op. cit.*, p. 162.

83. Respectivement LA BIGNE-VILLENEUVE, Paul de, « La peste à Rennes en 1483 », *Mélanges d'histoire et d'archéologie bretonnes*, t. 1, 1855, p. 185-187 et CHOUTEAU, Nicole, « Plouguiel... », art. cité, p. 46-47.

84. Arch. mun. Nantes, CC 105.

85. Cité dans ROPARTZ, Sigismond, *Guingamp. Études pour servir à l'histoire du tiers état en Bretagne*, 2<sup>e</sup> éd., Saint-Briec-Paris, Prud'Homme/Durand, 1859, t. 1, p. 139, note 1.

Très vite, les échanges commerciaux sont fortement touchés, en Bretagne comme partout ailleurs. On apprend qu'à cause des guerres et des pestilences, l'évêque de Tréguier avait déplacé le marché et les foires de la cité vers son manoir de la Fougeraie, en Prat, soit à une quinzaine de kilomètres. Il les rétablit à Tréguier en 1365<sup>86</sup>. Comme cet exemple le montre, on constate que l'arrêt des échanges n'est pas total. On déplace les activités commerciales en d'autres lieux plus propices et épargnés par l'épidémie. Certains chantiers se poursuivent malgré la baisse de la main-d'œuvre qui y est employée : en 1442, celui de la porte Saint-Nicolas à Nantes passe de 80 maçons à 50<sup>87</sup>. À Lamballe le nombre de familles de potiers installées à La Poterie à 3,5 kilomètres du château, connaît des chutes brutales en 1453 et en 1472 sans que l'on sache si cela est directement lié à une forte mortalité due à la peste ou au départ d'artisans du fait d'un ralentissement de la production en lien avec des difficultés de commercialisation des poteries<sup>88</sup>.

Les rentrées fiscales baissent : ainsi Cosmao, fermier du billot de Cornouaille en 1470, explique que « durant ce temps, la mourance et peste d'épidémie eurent si grand cours, qu'il est notoire que la ferme perdit beaucoup<sup>89</sup> » et son homologue, Henri Leflour, sous-fermier des droits de billot de Quimper, du Cap Caval et du Cap Sizun, adresse une supplique au duc, le 24 février 1471, pour obtenir rabat et décharge sur sa ferme. Il argue que la peste a fait chuter l'activité des foires et marchés, l'empêchant de rentrer dans ses frais<sup>90</sup>. Le fonctionnement de la justice est aussi affecté, les premières mentions sont tardives, mais il paraît vraisemblable que le problème a été constant et récurrent, même à l'échelle des administrations seigneuriales. En 1500, la cour de justice de Moncontour s'installe successivement à Hénon, à Bréhand, puis à Yffiniac « par raison de ladicte peste<sup>91</sup> ». La scène se répète en plusieurs endroits, on passe de Carhaix à Lannion ou à Hennebont<sup>92</sup>. En 1512, une affaire « touchant appropriation de heritaiges situez en la parroesse et juridicion de Brest pour raison de la peste et durant icelle qui est audit Brest » est traitée à Saint-Renan<sup>93</sup>. Les assemblées des états

86. MARTÈNE, Edmond, *Thesaurus novus anecdotorum*, 5 vol., Paris, 1717, ici t. iv, col. 1119 : « *Item, cum apud Filicetum coram domo episcopali alias solitum fuerit forum, mercatum, & nundinas teneri, ex quibus multa commoda eveniebant ecclesie Trecorensi, a quo propter guerras & pestilentias occurrentes diutius est cessatum* ».

87. LE MENÉ, Michel, « La population nantaise... », art. cité, p. 210.

88. BARRERE, Michel (dir.), *Les ateliers de potiers médiévaux en Bretagne*, rapport de projet collectif de recherche, Université Rennes/Direction des affaires culturelles, dactyl., rapport n° 00615, Rennes, Service régional de l'archéologie de Bretagne, 1986, p. 37.

89. ABGRALL, Jean-Marie et PEYRON, Paul, « Elliant », *Bulletin de la commission diocésaine d'histoire et d'archéologie*, 8<sup>e</sup> année, 1908, p. 203-247 et p. 267-277, ici p. 243.

90. Arch. mun. Quimper, CC 10.

91. KERHERVÉ, Jean, « La peste à Moncontour en 1500... », art. cité, p. 603.

92. DANGUY des DESERTS, Marie, *Transcription et étude du registre B 14...*, op. cit., n° 900 et n° 1502.

93. LAZ, Virginie, *Transcription et étude [1513]...*, op. cit., p. 251, n° 1096.

provinciaux connaissent le même type de désorganisation. En août 1502, certains représentants n'assistent pas aux sessions à Nantes et à Vannes « pour le dangier de peste lors régnante<sup>94</sup> ».

Les pestiférés sont progressivement mis au ban de la société. Cette distanciation physique et sociale était déjà pratiquée vis-à-vis des lépreux et caquins, mais elle s'accroît face au risque de contagion. En 1485-1486, les pestiférés auraient été chassés de Guingamp<sup>95</sup> ; à Nantes, les édiles locaux ordonnèrent « de visiter les maisons, d'en faire sortir les infectés et de les enfermer avec l'apposition du sceau de la ville<sup>96</sup> ». Les morts sont inhumés en dehors des villes quand ils ne sont pas purement et simplement abandonnés. Les autorités municipales de Fougères paient le gardien de l'hôpital Saint-Nicolas pour qu'il retire le corps du bourreau de la ville « mort par contagion et maladie dangereuse ». À Guingamp, un couple reste deux jours sans inhumation<sup>97</sup>. Les pratiques sociales ordinaires sont donc remises en cause. On s'en prend aussi aux animaux. Place Sainte-Anne à Rennes, la présence de nombreux restes osseux de chiens et de chats, autour de 1500, suggère qu'on les a massivement éliminés, comme dans d'autres villes, car on les soupçonnait de transmettre l'épidémie<sup>98</sup>.

Les Bretons n'ont pas agi de manière originale face à la peste, ils ont eu peur, parfois ont fui. L'organisation administrative et économique a été ébranlée. Comme ailleurs, ils ont aussi tenté d'apporter des réponses qui leur semblaient utiles pour prendre soin des malades.

### *Remèdes terrestres et spirituels*

Plusieurs villes font appel à des spécialistes de la santé. À Nantes, à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, Jean Durant, barbier et chirurgien, et Arthur Savaton, médecin, visitent les pesteux, leur portent des médicaments et les pansent<sup>99</sup>. Comme ailleurs, à la fin

94. Arch. mun. Nantes, CC 105, fol. 15 ; Arch. dép. Loire-Atlantique, E 128, n° 15 ; DANGUY des DESERTS, Marie, *Transcription et étude du registre B 14...*, op. cit., p. 77, n° 403, n° 900 et n° 1502.

95. ROPARTZ, Sigismond, *Histoire de Guingamp...*, op. cit., p. 237, cité par MINOIS, Georges, « La démographie du Trégor... », art. cité, p. 416 [observation non retrouvée]. Dès le milieu du xiv<sup>e</sup> siècle, ce type de scène apparaît, comme à Uzerche, BRABEN, Jean-Noël, « Les pauvres et la peste », *Médecine et maladies infectieuses*, vol. 1, n° 7-8, 1971, p. 313-320, ici p. 316.

96. Arch. mun. Nantes, BB 2 et TRAVERS, Nicolas abbé, *Histoire civile, politique et religieuse de la ville et du comté de Nantes*, 3 vol., Nantes, Forest, 1836-1841, t. 1, p. 254.

97. *Id.*, *ibid.*

98. CLAVEL, Benoît, « La faune du site de Rennes, place Sainte-Anne (début xvi<sup>e</sup> siècle) », dans Dominique POUILLE, (dir.), *Rennes (35). Station Val place Sainte-Anne*, rapport de fouille préventive, rapport n° 01669, dactyl., Rennes, Service régional de l'archéologie de Bretagne, 1998-2000, t. v, p. 310 et 317 (p. 2 et 9).

99. Arch. mun. Nantes, CC 102, fol. 28 v° et 30. Nos sincères remerciements s'adressent à Sophie Le Goff qui a porté à notre connaissance cette référence. Voir également : *ibid.*, CC 96 (1473).

du Moyen Âge, on trouve des remèdes à base de plantes odoriférantes, on parle alors de « drogues et remydes », dont certains étaient composés de romarin et « poudre de sang-de-dragon<sup>100</sup> » qui correspond à la résine d'un arbre indonésien qui aurait des vertus purificatrices. Certains pestiférés sont accueillis dans les hôpitaux lorsqu'il y a de la place. Thomas Loyseay « et amynistrateur de l'aumonerie de Toussains [de Nantes, reçut] diz livres pour donner à boire et à manger aux gens de la ville qui sont feruz de la peste et sont logez audit ospital<sup>101</sup> ». L'équipement hospitalier breton reste méconnu mais ses capacités d'accueil devaient être limitées. Laura Gagnard a récemment souligné que l'hôpital Sainte-Anne de Rennes pouvait compter sur une trentaine de lits. Les autorités municipales doublèrent son budget afin de mieux l'équiper. On réalisa des latrines et des égouts, et on reconstruisit la chapelle<sup>102</sup>. La sainte pharmacopée restait la meilleure solution face à un châtement divin.

Punition céleste, il fallait accepter l'épidémie sans la craindre et aussi faire pénitence pas seulement individuellement, mais collectivement. Si localement on pouvait s'en remettre aux cloches pour chasser la peste (*PESTEM FUGA* était-il inscrit sur celle de La Baussaine<sup>103</sup>), à la fin du xv<sup>e</sup> siècle se développent les processions. Aussi, dès que la documentation croît, en voyons-nous, d'abord à Nantes, où Le Baud note : « le clergé de Nantes qui fist une procession moult solemnelle et devote, car clerks & laiz etoient tous nus pieds et confez & portoient les reliques des saints par toutes les églises de la cité : après laquelle procession cessa le mal sur terre et ou pais<sup>104</sup> » ; ensuite à Quimper, avec l'entretien perpétuel d'un cierge en Notre-Dame-du-Guéodet<sup>105</sup>. Ces deux premières manifestations ne sont connues que de manière indirecte, pour Le Baud qui ne cite pas sa source, ou tardivement, dans un document de 1743 pour la cité cornouaillaise. Mais cela correspond à ce qu'on peut observer ailleurs. Dans les années 1463-1464, puis en 1484-1485, les édiles nantais financent un pèlerinage à Saint-Julien-de-Vouvantes et organisent à

100. LE MENÉ, Joseph-Marie (abbé), « Recueil de formules du xvi<sup>e</sup> siècle », *Bulletin de la Société polymathique du Morbihan*, 1893, p. 47-52, p. 49-50.

101. Arch. mun. Nantes, CC 260.

102. GAGNARD, Laura, « Les hôpitaux de Rennes et leurs cimetières (xi<sup>e</sup>-xvi<sup>e</sup> siècles) : gestion de la pauvreté, de la maladie et de la mort », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, t. 125-4, 2018, p. 7-48 et COZIC, Nicolas, « Étude d'archives », dans Dominique POUILLE (dir.), *Fouilles du métro V.A.L., station place Sainte-Anne, 1998*, document final de synthèse, 8 vol., Rennes, AFAN, SRA Bretagne, 1998-2000, t. v, p. 20-23.

103. Cloche de 1463, fondue en 1949, voir RESTIF, Bruno, *La révolution des paroisses. Culture paroissiale et Réforme catholique en Haute-Bretagne aux xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006, p. 82-83, note 107.

104. LE BAUD, Pierre, *Histoire de Bretagne...*, *op. cit.*, p. 439.

105. BLOIS, A. (de), *Notice sur l'ancienne église municipale de Notre Dame du Guéodet*, Quimper, 1870 ; COADOU, Dominique, *Une ville bretonne face à la peste...*, *op. cit.*, p. 9.

Saint-Nicolas de Nantes une procession en l'honneur de saint Sébastien<sup>106</sup>, dont le culte n'a jamais disparu au cours du Moyen Âge, mais qui connaît au cours du xv<sup>e</sup> siècle un certain regain dans les milieux urbains et laïcs. Dès lors, plusieurs écrits mentionnent des processions de saint Sébastien, à Nantes principalement (1501, 1513/1515)<sup>107</sup>, amorce de l'essor de son culte durant l'époque moderne, en parallèle à celui de saint Roch. Omniprésente, la mort aurait conduit au développement du culte de ces saints plus ou moins nouveaux et elle aurait eu une influence sur sa représentation picturale avec la *Danse macabre*.

Cette thématique semble se développer à partir des années 1424-1425 et du cimetière des Saints-Innocents à Paris. Elle connaît un certain succès, notamment grâce à des reproductions imprimées. La Bretagne abrite, ou abritait, seulement trois représentations liées à ce sujet. Une première se trouve dans l'église de Kernascléden (Morbihan), datée de la fin du xv<sup>e</sup> siècle. Il ne reste que quelques fragments de peinture permettant de discerner une quinzaine de personnes et autant de squelettes, mais les textes transcrits et étudiés par Ilona Hans-Collas montrent une proximité avec la danse macabre imprimée par Guy Marchant, donc avec celle des Saints-Innocents<sup>108</sup>. Une deuxième, aujourd'hui disparue, figurait dans l'église Notre-Dame-du-Roncier à Josselin<sup>109</sup>. Celle de Kermaria-an-Iskuit en Plouha (Côtes-d'Armor) est la mieux conservée. Au sein d'une chapelle bâtie au milieu du xiii<sup>e</sup> siècle, une *Danse macabre* avait été recouverte de badigeon au début du xviii<sup>e</sup> siècle puis fut progressivement redécouverte à partir de 1856<sup>110</sup>. Émile Mâle estimait que cette *Danse macabre* pouvait être mise en relation avec la recrudescence

---

106. Arch. mun. Nantes CC 93 et CC 105 ; BOURDEAUT, Arthur abbé, « Le culte et les arts à Saint-Nicolas de Nantes avant le concile de Trente », *Bulletin de la Société archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure*, t. 62, 1923, p. 101-149, p. 123-124 et TRAVERS, Nicolas abbé, *Histoire civile...*, *op. cit.*, t. 1, p. 247.

107. DELATTRE, Léon, « Le voyage de dévotion du corps de ville nantais à saint Sébastien d'Aigne-lez-Nantes », *Bulletin de la Société archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure*, t. 53, 1912, p. 1-20, ici p. 4-5.

108. DESCHAMPS, Paul, « Notre-Dame de Kernascléden », *Congrès archéologique de France*, 1957, vol. 115, p. 100-113 et plus récemment HANS-COLLAS, Ilona, « Du texte à l'image : quelques réflexions sur les Danses macabres peintes en France au xv<sup>e</sup> et au xvi<sup>e</sup> siècle », dans Laura RAMELLO, Alex BORIO et Elisabetta NICOLA (dir.), *Par estude ou par acoustumance. Saggi offerti a Marco Piccat per il suo 65° compleanno*, Turin, Edizioni dell'Orso, 2016, p. 327-349. Nous exprimons ici nos sincères remerciements à Didier Jugan pour ses orientations bibliographiques.

109. UTZINGER, Hélène et Bertrand, *Itinéraires des danses macabres* [Chartres], Jean-Marie Garnier, 1996, p. 222 et Musée de Bretagne, n° d'inventaire : 2017.0000.3957, reproduction en ligne : <http://www.collections.musee-bretagne.fr/ark:/83011/FLMjo330778>

110. LE LOUARN-PLESSIX, Geneviève, « Plouha, chapelle de Kermaria an Iskuit », *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. LXXXI, 2013, p. 569-588, et LÉVY, Tania, « La chapelle de Kermaria-an-Isquit. Les peintures murales », *Congrès archéologique de France, Côtes-d'Armor, 2015*, Paris, Société archéologique de France, 2017, p. 303-312.

des retours de peste dans le diocèse de Tréguier dans les années 1463, 1472 et 1473 et proposait une datation aux environs de 1470<sup>111</sup>. Les rapprochements effectués avec des versions imprimées par Guy Marchant et Antoine Vérard, notamment en 1486, la repousseraient aux années 1488-1501<sup>112</sup>. La chapelle de Kermaria possède un décor où l'iconographie mortuaire domine : outre cette danse, elle abrite aussi un *Dit des trois morts et des trois vifs*. On a longtemps estimé que l'épidémie était à l'origine de cette thématique. Toutefois des modèles plus anciens se trouvent dans la cathédrale d'Atri (Abruzzes), dès les années 1260-1270, ou à Pise avec le *Triomphe de la Mort du Campo Santo* daté des années 1330, antérieurs à l'arrivée de la peste noire. Cette thématique macabre aurait plus à voir avec le moralisme du second Moyen Âge fustigeant la nouvelle habitude de se faire représenter qu'avec l'épidémie pesteuse elle-même.

## Conclusion

Malgré les nombreux travaux qui lui ont été consacrés, la peste demeure malgré tout méconnue. Pour la Bretagne, les conséquences économiques restent à préciser pour les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles : selon les chercheurs et la période envisagée, la peste aurait conduit à une hausse des prix et des inégalités, ailleurs à une longue phase de stagnation. Le dossier mériterait d'être repris pour le duché<sup>113</sup>. De même, les effets de peste restent à mesurer sur le plan social pour se demander si, comme dans certaines régions européennes, les inégalités ont cessé de croître ou si l'on peut, à l'inverse, y déceler les premiers signes d'un durcissement des hiérarchies avec notamment des changements vis-à-vis de l'image du pauvre, considéré de plus en plus comme un danger. Les suites culturelles, religieuses, artistiques, voire psychologiques de la peste mériteraient elles aussi d'être étudiées à nouveaux frais. La thématique mortuaire était-elle déjà présente avant 1348 ? En Italie c'est localement avéré, mais en Bretagne, comment s'est-elle développée ? Est-ce une simple cristallisation de préoccupations plus anciennes ou la réelle apparition d'une nouvelle sensibilité ? Dans le domaine politique, on peut aussi s'interroger sur les conséquences de l'épidémie sur l'évolution de l'État breton. La fiscalité mise en place par les ducs a été largement perturbée par la peste, entraînant une intensification des relations entre les sujets et leurs ducs, par l'intermédiaire des agents administratifs et par le moyen des demandes écrites de rabais d'impôts. Les échanges engagés au XIII<sup>e</sup> siècle entre le pouvoir ducal et les Bretons par le biais de la fiscalité se

111. MÂLE, Émile, *L'art religieux du XI<sup>e</sup> siècle en France. Étude sur les origines de l'iconographie du Moyen Âge*, Paris, A. Colin, 1949 (1<sup>re</sup> éd. : 1898), p. 370-371.

112. HAMON, Philippe, *L'or des peintres. L'image de l'argent du XV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, p. 91 (note 17) et p. 298 (note 111).

113. KERHERVÉ, Jean, *L'État breton...*, *op. cit.*, p. 454, 553-554, observe une croissance démographique et agricole dans le dernier tiers du XV<sup>e</sup> siècle.

seraient donc amplifiés. Des comparaisons devraient être faites avec d'autres territoires, comme l'Italie du Nord par exemple où l'administration s'est renforcée sous l'effet de la pandémie, avec l'apparition de la magistrature des commissaires à la santé à Florence, à Milan ou à Venise. Des études sur les administrations urbaines de Bretagne mériteraient également d'être menées.

On peut enfin s'interroger sur les mécanismes de circulation de la peste. Si « l'évasion accidentelle du bacille hors de son réservoir naturel sauvage<sup>114</sup> » a bien constitué l'élément déclencheur, il y a d'autres éléments explicatifs à faire intervenir. Ni les famines et encore moins les guerres ne sont d'origine naturelle, elles sont créées, accentuées, parfois même voulues par les hommes, du moins certains d'entre eux, rendant la résistance des autres, les plus faibles, les plus exposés, d'autant plus difficile. Sur ce terreau, la peste peut facilement prospérer, elle est donc aussi révélatrice des accélérations issues du « beau » XIII<sup>e</sup> siècle, ce qui amène à s'interroger non pas seulement sur ses origines, mais sur ce qui a rendu possible sa diffusion. Le grand commerce et l'accroissement des échanges d'un côté, ainsi que l'urbanisation et la densification de l'autre créèrent les conditions de circulation et de propagation de la peste. Moins intégrée dans le grand commerce et moins urbanisée, la Bretagne pourrait avoir été moins profondément touchée par la pandémie pesteuse, mais cela reste encore à démontrer.

Julien BACHELIER

PRAG – Université de Bretagne occidentale  
CRBC-Brest, EA 4451/UMS 3554

## RÉSUMÉ

En octobre 1348, Quimper, port fluvio-maritime, est atteint par la peste qui frappe alors tout l'Occident médiéval : la Bretagne n'est pas épargnée. Mais de cette première vague, on ne sait que peu de chose, tout comme sur les suivantes d'ailleurs. On devine que la peste circule. Il faut attendre le milieu du XV<sup>e</sup> siècle et les sources urbaines ainsi que ducales pour mieux discerner l'épidémie, estimer son impact démographique et observer certaines mesures prophylactiques. À l'instar de l'ensemble de l'Occident, la péninsule est frappée tôt, profondément et durablement, puisque la peste devient endémique jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle ; la Bretagne ne semble toutefois pas avoir été déstabilisée outre mesure. Au cours de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, la peste n'est finalement qu'un problème de plus, certes de taille, mais qu'il convient de mettre en perspective avec les famines et les hommes de guerre tout aussi omniprésents et menaçants.

---

114. BOVE, Boris, *Le temps de la guerre de Cent ans (1328-1453)*, Paris, Belin, 2009, p. 288.



Bruno ISBLED – Avant-propos : un volume de *Mémoires* exceptionnel pour un centenaire contrarié

*Épidémies en Bretagne du Moyen Âge au XVIII<sup>e</sup> siècle*

Dominique LE PAGE – Introduction

Benjamin FRANCKAËRT – Les Bretons et la peste de Justinien (VI<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles)

André-Yves BOURGÈS – Épidémies, pandémies et endémies en Bretagne au Moyen Âge : des sources hagiographiques très discrètes

Julien BACHELIER – « Contagion, pestilence et mortalité ». La peste en Bretagne du XIV<sup>e</sup> siècle au début du XVI<sup>e</sup> siècle

Dominique LE PAGE, Jean-Luc BLAISE, Gilles FOUQUERON, Marc JEAN

Le port de Saint-Malo face aux épidémies à l'époque moderne

Alain J. LEMAÎTRE – La lutte contre les épidémies en Bretagne au XVIII<sup>e</sup> siècle

Guy SAUPIN – La municipalité nantaise face à la peste de Marseille : réactivité dans l'élaboration d'une politique de protection (1720-1721)

Françoise CASSIGNEUL-COHAN – De la pratique spirituelle à l'appropriation civique : la confrérie Saint-Roch,

matrice de la politique sanitaire à Dinan au XVIII<sup>e</sup> siècle

Isabelle GUÉGAN – Malades des villes et malades des champs. Traitement différencié d'une épidémie de typhus à Brest

et dans les campagnes bretonnes (1757-1758)

Thierry FILLAUT – Indications bibliographiques et sources relatives à l'histoire contemporaine des maladies infectieuses en Bretagne

Thierry FILLAUT – Une épidémie opportune : Henri Monod et le choléra dans le Finistère (1885-1886)

Fañch BROUDIC – Choléra : l'affiche bilingue du préfet Henri Monod

Jacqueline SAINCLIVIER – La grippe infectieuse dite « espagnole » en Bretagne, 1918-1919

Yves POINSIGNON, Alain CAUBET, Cédric PRESLE – L'épidémie de variole à Vannes et à Brest en 1954-1955

Fañch POSTIC – « Voulez-vous la mettre en fuite, chantez-la. » *La Peste d'Elliant*

Nelly BLANCHARD – *Kou le corbeau* de Tanguy Malmanche (1875-1953) ou la peste autre qu'elle paraît

*Varia*

Julie LÉONARD et Charles QUIMBERT – Le patrimoine culturel immatériel. De l'UNESCO à la Bretagne :

itinéraire d'une catégorie patrimoniale

Christine JABLONSKI et Jean-Jacques RIOULT – Le Quillio (Côtes-d'Armor). Église Notre-Dame-de-Délivrance.

Nouvelles découvertes sur l'édifice médiéval

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Assemblée générale ordinaire de 2020

Liste des membres

Thierry HAMON – *In Memoriam*. Marie-Yvonne Crépin (1941-2020)

Publications des sociétés historiques de Bretagne en 2020



S · H · A · B

FÉDÉRATION DES SOCIÉTÉS HISTORIQUES DE  
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE BRETAGNE

---